



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

N° 18

EXP: Amis de L'Amourier, 223 Rte du col Saint Roch, F-06390 Coaraze

septembre 2004

Parution ponctuelle & gratuite

Sommaire

P. 1.....Éditorial

P. 2 & 3...Entretien d'Alain Freixe avec René Pons

P. 4.....Notes de lecture:

Méditation sur un squelette d'ange
de Jean-Pierre Chambon et Michaël Glück

Dans la suite des jours de Michaël Glück

Assombrissement de Jean-Pierre Chambon

P. 5.....Note de lecture:

Récits de la vie brève de Jean-Marie Barnaud

P. 6.....Notes de lecture:

Ghazâl des Hu de Daniel De Bruycker

Poèmes de Hou Dang Ye de Daniel De Bruycker

P. 7.....De la toile et quoi d'autre?

inventaire/invention.com
.....À quelques mots d'ici:

Éditions Paupières de terre

P. 8.....Agenda des Amis

Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Ce qu'expérimentent les mots ne dure pas.

Ce sont les mots qui durent. Ils sont toujours les mêmes et ce qu'ils disent toujours diffère

Antonio Porchia

Hier, premier samedi de juin, c'était le temps des cerises. En compagnie de Jean Mailland et Anna Prucnal, Werner Lambersy, Filip Forgeaud, Fabrice Anfosso et de bon nombre d'auteurs des éditions de L'Amourier, de quelque deux cents visiteurs et d'une bonne soixantaine de convives, notre Basilic avait mis ses habits de fête.

Après les fraises de l'été, toujours aussi sauvages pour nos yeux fatigués. Après les framboises des forêts perdues, c'est aujourd'hui le temps des raisins dont à quelques cépages près j'aime l'obstination à virer au noir.

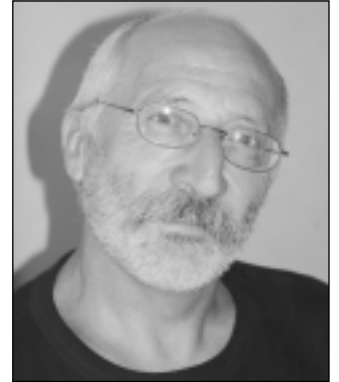
Ceux de nos amis Lapeyre en pleines vendanges minervoises que je salue. Manière de prendre date pour qu'après Coaraze, les Amouriers se retrouvent à l'automne 2005 en terre d'Aude pour une fête du vin et de la poésie.

Ceux de trois livres que publient les éditions de l'Amourier en cette rentrée. *Récits de la vie brève* de Jean-Marie Barnaud et *La ville* de René Pons sont les deux premiers.

Deux livres: l'un de cinq nouvelles, cinq lignes de vie prises là où ça bifurque; l'autre, ville imaginaire saisie au moment de sa décomposition. Deux livres aux prises avec la question du réel, de cela qui résiste, insiste, se donne en se dérochant, de cela seul qui compte finalement. Deux livres, deux auteurs que vous pourrez rencontrer le vendredi 8 octobre à 17h lors d'une lecture à l'auditorium de la BMVR Louis Nucéra de Nice.

Le troisième, *Méditation sur un squelette d'ange* de Michaël Glück et Jean-Pierre

Chambon est une belle méditation poétique à deux voix et quatre mains. Une tradition aux éditions de l'Amourier? Souvenez-vous de *Pas une semaine sans Madame!* Ceux de l'Amourier.com, site internet des éditions et de notre Association des Amis de



l'Amourier, manière pour nous de nous rapprocher toujours plus de nos lecteurs. Site de vente avec une boutique aux paiements sécurisés; site de ressources (frontons sur un auteur et/ou un artiste; approches critiques, dossiers thématiques, pages de création, archives de la gazette Basilic...), site carrefour aux liens nombreux et divers, site d'échanges enfin dont les forums seront lieux de questionnement, de confrontation d'idées - on y fuira la polémique, cette guerre stérile dans les idées, on y favorisera la *disputatio*, ce dialogue ouvert aux arguments des autres.

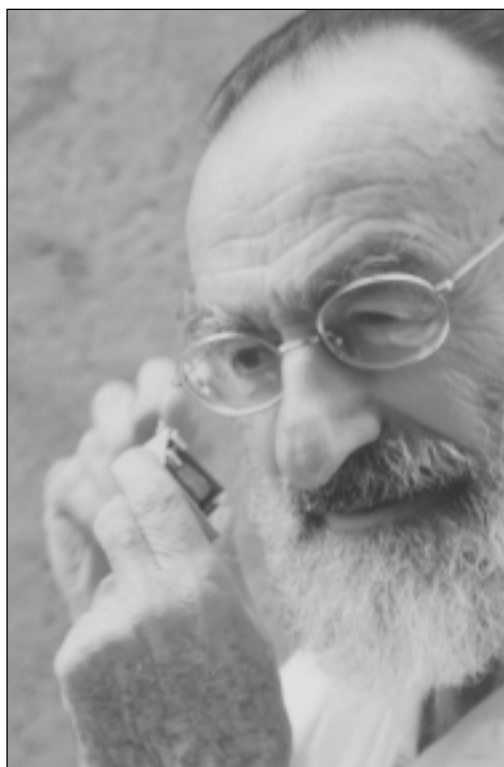
Fruits rouges, fruits noirs, la saison est aux murmures, là où vacillent les frontières, sur les bords des terrains vagues où la ville se rompt, où entre terres cultivées et bois, entre l'aveuglante lumière du plein champ et l'obscurité des sous-bois, civilisation et sauvagerie, on voit courir d'indécises lueurs et fleurir étrangement nouvelle la question de l'humain et de son sens.

Alain Freixe

À travers les mots passait encore un peu de jour.

Maurice Blanchot

un promeneur solitaire dans une ville sans nom



L'homme, né en 1932, prend visage dans ses livres. Si j'excepte les livres d'artistes, pratique qu'il découvre grâce à Anne Slacik, manuscrits ou typographiés, dans lesquels il dialogue avec Claude Viallat, Jacques Clauzel – qui signe la vignette de couverture de ce livre *La ville* que publient dans leur collection Thoth les éditions de l'Amourier en cet automne – Patrice Pouperon, Michel Roncerel... il est l'auteur de plus d'une trentaine d'ouvrages. Le refus, la désobéissance comme lignes de conduite expliquent qu'à côté de romans de facture plutôt classique (cinq chez Gallimard, quatre chez Actes Sud), travaillés déjà par doutes et incertitudes, on

trouve toutes sortes d'écrits: nouvelles, poèmes, lettres, traductions... qui le conduiront à fréquenter les petits éditeurs, ceux dont le principe d'écart fait bouger les textes. Et ce seront Jacques Brémond, Gérard Fabre (Cadex), Le bruit des autres... d'autres encore.

Ceux qui veulent en savoir plus sur celui qui fit toujours de l'imprévu un grand organisateur liront l'entretien ci-après et se reporteront à la revue *Souffles* (126 rue du Canneau, 34400 Lunel), dirigée par Jean-Pierre Védrières, qui lui a consacré un numéro double en février 2004.

René Pons, une voix. En surchauffe. En alarme. De celles qui montent du corps quand il se désépaisse et qui respirent un temps en bord de lèvres, étonnées de n'avoir pas encore perdu la parole.

Une voix précieuse pour sa lucidité sans compromission.

Une voix pour aujourd'hui.

Alain Freixe:

Où en êtes-vous, cher René Pons, de votre parcours d'écrivain: romancier, poète, accompagnateur d'artistes...

Votre bibliographie est impressionnante, j'espère que vous ne vous sentez pas "devenir livre, volume de savoir et de rêve" comme le narrateur de cette ville dont nous allons parler. Quels rapports pour vous entre vivre et écrire ?

René Pons:

À mon âge, soixante-douze ans, je suis évidemment à peu près au bout de ma vie d'écrivain. Presque à mon insu, l'écriture a fini par devenir, au fil des ans, l'essentiel de ma vie, cet enfer bien calculé dont parle Kafka, mais, pour autant, je ne suis pas absent du monde, je reste observateur de ce monde dont l'évolution, fatalement, m'influence,

influence qu'on retrouve, indirectement, dans tout ce que j'écris. Un écrivain, c'est une idiosyncrasie plongée dans une époque et il lui est impossible, pour reprendre l'idée de Borges, de ne pas être un contemporain.

Alain Freixe:

C'est une étrange expérience que vit le narrateur de ce livre que publient en cet automne les éditions L'Amourier. Il a écrit un texte. Le relisant, il ne s'y retrouve pas. Ne la reconnaît plus, ne se reconnaît pas. Et comme dans le même temps la fente dans le mur qui est en face de lui s'est agrandie – il est allé vérifier cela – fentes, taches dont il faisait le terreau de son désir d'évasion – il va jeter son manuscrit et voilà qu'il se met illico à écrire. À écrire ce texte que nous découvrons donc dans le temps même de son écriture. Dès lors plus besoin de destinataire puisque nous devenons celui qui écrit...

René Pons:

Je crois que, de toute façon, au moins si nous

éprouvons un certain intérêt pour le livre lu, que nous devenons toujours celui qui écrit et cela que le livre soit écrit à la première ou à la troisième (voire à la seconde) personne. À ce point de vue, je crois que mon livre s'inscrit dans une tradition.

Alain Freixe:

De ce texte *La ville*, on ne saurait dire que c'est un roman – votre narrateur affirme qu' "on ne peut plus raconter d'histoires dotées d'une tête et d'une queue" – vous-même avait choisi d'utiliser le terme "autobiographie" comme sous-titre de genre. Pourquoi? Qu'apporte ce terme si connoté à votre texte ?

René Pons:

J'ai lu beaucoup de romans. Certains, parmi les plus grands, m'ont fasciné et

donc, même si je me sentais bien petit en face de leurs auteurs, m'ont encouragé à écrire, mais, peu à peu, j'ai fini par me méfier des marquises qui sortaient à cinq heures et de la naïveté réaliste de bien des auteurs. Pire, depuis une vingtaine d'années, le roman n'est quasiment plus lieu de recherche formelle : il représente l'essentiel de la marchandise qu'est en train de devenir la littérature. Partant, c'est un genre qui m'est devenu étranger, dans sa forme la plus traditionnelle, purement anecdotique. Si je regarde en arrière, je me rends compte que ceux que j'ai écrits ne répondent jamais vraiment aux caractéristiques du genre. C'est pourquoi, pour certains, j'ai utilisé le mot *sotie*, cher à Gide, et pour celui-ci, un peu par dérision, pour dérouter le lecteur, le terme *autobiographie*. En principe, l'autobiographie est le récit plus ou moins complaisant d'une vie. Tel n'est pas le cas dans *La ville*. Et pourtant ce livre est tout entier pétri de mes fantasmes nocturnes ou diurnes. Il est, si l'on veut, l'autobiographie de mes obsessions. Non pas la description des faits divers de ma vie mais plutôt la notation de ces constructions que, dans le sommeil ou à l'état de veille, nous faisons tous.

Alain Freixe :

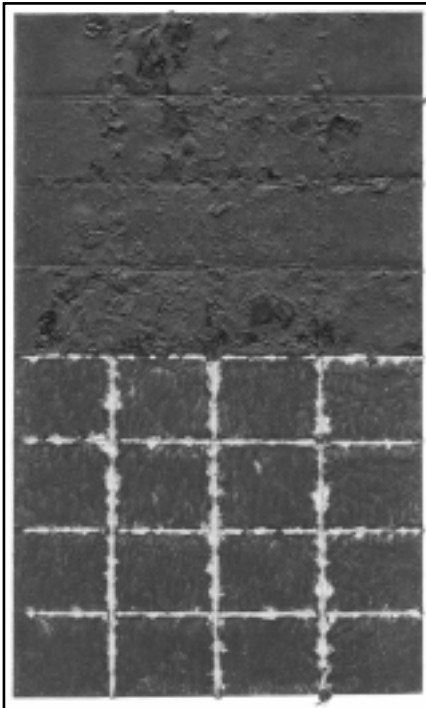
Si dans votre ville "on ignore ce que le mot fiction ou roman veulent dire", votre narrateur n'en continue pas moins de poser la question du réel : "où est le réel" se demande-t-il. Se livrant corps et âme à la description de cette ville qu'il hante, de plus en plus solitaire, travaillée par le vide et la décomposition, c'est notre ville qui peu à peu apparaît, notre monde, ce qui est, ce que nous souffrons de voir changer sous nos yeux : changements, transformations, altérations, dégradations qui échappent à nos mots...

René Pons :

Il est sûr que ce petit livre est, si je puis dire, la description des méfaits de la sénescence dans ma chair, mais, en même temps, une sorte de description fantasmagorique de la désagrégation de notre monde et sa plongée de plus en plus rapide et spectaculaire dans une irréalité programmée.

Alain Freixe :

Si je vous disais qu'on pourrait lire votre livre comme une contre-utopie - cette ville que vous inventez avec son quartier des escaliers et sa "nuit perpétuelle", celui des vieillards qui "portent leurs désirs dans un sac flasque et déchiré", ses résines d'époxy qui remplacent l'eau des cadavres permettant ainsi de conserver les corps chez soi dans leurs positions familières, cette "maison du mourir" où de jeunes hôtes et hôtesse vous guident dans votre dernier parcours-possédant sa fonction critique et éthique de combat, me suivriez-vous ?



René Pons :

En fait, ce qui apparaît comme une contre-utopie est, en grande partie, ni plus ni moins que la réalité qui nous entoure, notre quotidien, mais un quotidien vu par un regard qui en accroît le côté insolite, regard critique d'ailleurs, qui voudrait créer chez le lecteur, paradoxalement à travers le plaisir de la lecture, si tant est que mon texte soit capable d'en donner, une sorte de malaise interrogatif.

Alain Freixe :

La mise en fiction de la réalité sociale produit des images nécessaires à son accès au réel. Or ce réel, votre narrateur ne sait où il est, et son "compagnon sporadique" qu'il rencontre par trois fois et dont il regrette la présence dit, citant Georges Bataille,

qu'il est l'impossible, soit aussi cela qui requiert incessamment notre parole. Et son reste...

René Pons :

J'ai revu hier un film remarquable de Milos Forman, *Man on the moon*, qui pose sans cesse la question : mais où est la réalité aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux ? Où se cache la manipulation ? Etc. Dès lors, nous vivons sans cesse dans un monde où nous ne savons plus où nous sommes, où, sans cesse, pour peu que nous soyons un peu attentif et capable de distanciation, nous vacillons entre vérité et mensonge. C'est l'histoire de Potemkine poussée à son plus haut degré, ou encore le syndrome de Timisoara, et ainsi de suite. Ou l'histoire que raconte si bien Peter Weir dans son film *The Truman show*.

Alain Freixe :

Ce compagnon dont il ignore le nom et dont il regrette la présence est porteur d'"une vision bien pessimiste du monde". Comment qualifieriez-vous celle de votre narrateur ? Et la vôtre, René Pons ?

René Pons :

J'ai écrit, je ne sais plus où, que pour moi les optimistes étaient les complices des assassins, et malheureusement, chaque jour nous vérifions les méfaits de ceux qui ne veulent voir que le bon côté des choses, qui se racontent des histoires sur la bonté des hommes et qui les racontent aux autres. On en trouve pas mal parmi les écrivains à succès. Ce qui est normal, puisque les gens n'aiment pas se poser des questions et préfèrent planer dans l'illusion des idylles. Quant à moi, il est possible que je sois pessimiste, mais je me demande toujours si les gens qu'on accuse de pessimisme ne sont pas tout simplement des gens lucides, à la manière de Laocoon, dont on sait ce qu'il en coûtât aux Troyens de ne pas l'écouter.



Méditation sur un squelette d'ange

Jean-Pierre Chambon et Michaël Glück
collection *Ex cætera*, éditions L'Amourier

Enfin quoi l'éternité
Avez-vous dit ou presque
Et en mon âme noire
Une phosphorescence ondoie
Vous avez dit abîme vide
Et pourtant vous avez dit
Vivre
Entre suaire et langes
Une maladie s'édifie
Pour me reconforter
Vous l'avez bien dit
Vous avez beaux dire
Vos mots portent
Des filigranes de néant
Où mon ange m'est apparu
En son annonce blême
Était ce rire râle ou rôle ?
J'ai entendu et vu
Forêt de signes
Et vos plumes ont échancre
Mes chairs scarifié mes os
Soyez loués
Je serai le clown des clones
Vous avez émondé
Des nuées d'images
Charcuté le ciel
Laisse libre cours au sable
Pour me dire l'ultime
L'affaire est entendue
Je ne paierai pas un kopeck pour ma peau
Et clouer le rire de mon squelette
Je paierai juste pour vous lire
Et vous relire un moment encore



Photo Durigneux



Photo Durigneux

Martin Miguel

Méditation sur un squelette d'ange, éd. L'Amourier, 11,50 €

Michaël Glück sait interroger les textes bibliques, il sait en tresser les versets avec ses propres vers, en un rituel qui l'engage dans le monde, tentant de rendre ainsi possible son habitation.

Aux éditions L'Amourier cet auteur a entrepris la création de sept livres qui s'ouvrent en œuvrant dans les marges de la Genèse; ni imitations, ni commentaires, seulement des questions. Questions de la création face au silence. Cinq textes ont d'ores et déjà pris forme¹. Textes aux titres simples et incisifs, projetant nos objets et lieux du quotidien dans un espace symbolique, là où le sens doit se construire, par une rencontre patiente, par la lecture. Ces reconstitutions s'agencent sur le fil du vide, entre le non existant et ce qui se doit de naître, ce qui va émerger.

Jour Un renvoie ainsi à l'avant; comment concevoir et dire le monde non encore donné, mais pesant dans l'esprit même? comment le verbe peut-il engendrer la chair en la précédant, alors même que la notion de chair n'existe pas? Michaël Glück travaille sur l'espace de la page et ses mots deviennent signes accomplis en apesanteur, scansion disant l'effort d'exister, scansion aussi de ces marges parturientes qui se libèrent de leur fatigue. Et les vers se laissent prendre par cette voix qui engendre la forme,

*pas encore l'œuvre
l'ouverture dans les ténèbres
la fente la voix la lumière*

*le désert qui remplit le désert
le chaos d'avant la danse
le vide ou le désordre*

*à peine
quelques réflexes de lombrics*

Ainsi gagnés, les gestes s'installent. Autour de *La Table* par exemple s'organise la *polyphonie du repas vacarme élan des voix et pause et silence*. Dans *Le Couteau* des fragments de versets bibliques interviennent directement, renvoyant au sacrifice demandé à Abraham; mais l'objet trouve également un écho dans les siècles, il se lève aussi bien sur le corps d'Isaac que sur celui d'Iphigénie.

Ainsi réactivés ces gestes de filiation et de mémoire nous placent en notre propre intensité, là où vibre l'épanouissement violent de la vie.

yves ughes

¹ *Jour un, le couteau, le lit, la table, le berceau et la tombe.*

Dans la suite des jours

Michaël Glück
collection *D'Aventures*, éd. L'Amourier. Ensemble de 7 recueils

Un rituel d'engagement

Dans ce monde désireux de tout expliquer sur le mode scientifique, deux interrogations demeurent dans le domaine des questions premières.

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? Pourquoi ce quelque chose est-il organisé plutôt que voué au chaos?

Contre ces blocs, l'esprit d'analyse bute, se heurte au mystère, laissant l'être en proie au trouble. Et là où la pensée tâtonne, l'écriture tentera toujours de dire, avec les moyens qui lui sont propres: l'espace, la force sonore des mots, la visite des textes fondateurs.

Assombrissement

Jean-Pierre Chambon
collection *Toth*, éd. L'Amourier

ou la tentation de Jonas

Le titre est assorti d'une précision: Assombrissement. Récits. Ce contraste singulier/pluriel définit d'emblée un mode de lecture. Neuf textes se développent, comme unités autonomes; ils sont pourtant unis par un jeu de clair-obscur. Au lecteur d'inventer son errance.

Il peut avancer en cercles concentriques. Le plus large évoquerait la mort, la renaissance. Le narrateur de *Traverse des îles* organise sa disparition, gommant les traces de sa présence dans les contours mêmes de la phrase *peu à peu, je suis enveloppé par ces ombres blanchâtres et enjôleuses, et*

comme j'ai froid, comme j'ai froid... Le mouvement s'accroît dans la montagne. On s'enfonce sous terre, le temps se dissout, puis une remontée est amorcée, par un tunnel ascensionnel. Mais ce retour à la lumière ne relève pas du salut. La liane salvatrice, mouvante comme un cordon ombilical, ne suscite que rejet *l'une des lianes se coula enfin jusqu'à moi et en ondoyant se faufila sous mes aisselles. Un frisson de répulsion parcourut ma peau avant même qu'elle ne fût touchée.* Catastrophe que pareille renaissance.

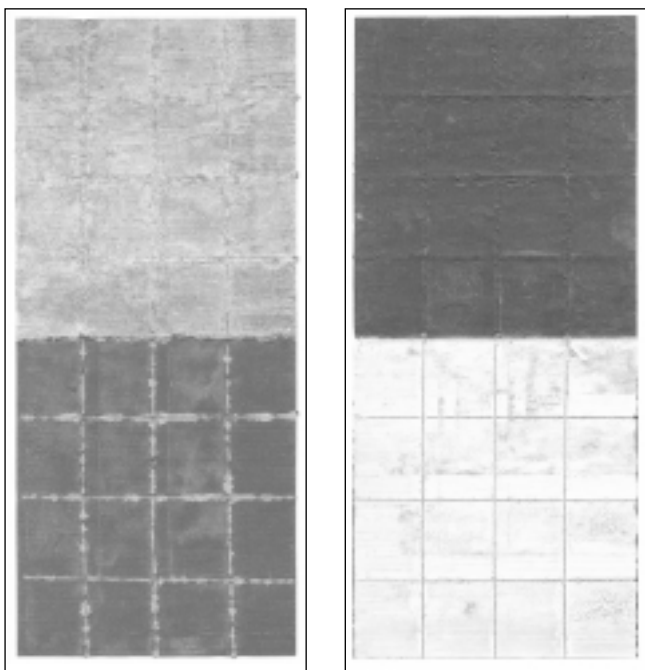
On se dit alors qu'il faut aller au plus près du texte, vers ces jeux subtils évoquant la lumière. Elle paraît souvent ambivalente dans ces récits. Dès les premières pages, elle souligne l'aspect sinistre du monde, plus loin elle se trouve souvent associée à des termes négatifs *les herbes devant moi luisent comme des lames. Parallèlement l'obscurité totale m'était réconfortante.* Cette réversibilité ne manque pas d'inquiéter.

Dans *Assombrissement 1*, un objet étrange apporte une charge nouvelle, un cube cristallin se ternit progressivement. Son évolution associe lumière et culpabilité. *Je ne sais si j'ai été digne de l'offrande, mais j'en ai épuisé toute la lumière.* Cette ligne de faute resurgit au gré des récits.

La lumière culpabilise parce qu'elle renvoie à la noirceur de notre chair. Là est sans doute le centre du dernier cercle, s'y joue notre condition. La chair n'est pas noire parce que maudite mais parce qu'elle vit à côté du monde, en exil. Deux images sanctionnent le divorce. À la tentation de la minéralité: *j'aurais désiré un jour n'être qu'une pierre* répond l'insolite accouplement, *Mon ventre effleura la terre chaude et, tandis que mon sperme coulait parmi les feuilles je vis de mes yeux éteints s'épanouir au-dessus de moi un éclatant bouquet de corolles blanches.* De toutes façons c'est d'impossible fusion qu'il s'agit. La lumière nous place face à la nuit de notre chair. Son appel provoque donc la fuite. En son temps déjà Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis, loin de la face de l'Éternel. N'est-ce pas dans ces vocations et ces fuites que se dessine l'arc tragique de notre vie? Il n'est plus dès lors que la force des mots pour nous redonner dimension humaine.

Yves Ughes

Assombrissement, éd. L'Amourier, 12,50 €



Illustrations de Jacques Clauzel (La Ville)



Récits de la vie brève

Jean-Marie Barnaud
collection *Thoth*¹, éd. L'Amourier

Des récits? non! Des lignes de vie

Je commencerai par dire tout de go que le principal mérite de ce livre c'est de ménager au lecteur ouverture et place pour entrer et cheminer le long de ces cinq lignes de vie que tracent ces cinq récits: *De quelques filets d'or*, *Dans les carnets d'un bien-portant*, *La figure dans l'herbe*, *L'atelier de Bruno Lippi* et *Rue piétonne*.

C'est bien nous, lecteurs, qui écrivons le livre. À proprement parler. Qui le tirons de ce cimetière de mots. Et dans cette surréction le portons jusqu'aux rivages de la vie. Scènes, situations, nous nous les approprions pour les greffer sur notre propre expérience: Ainsi par exemple, *Les filets d'or* dans les yeux de *María*, c'est nous qui les dévidons; *Irène*, c'est nous qui la suivons dans les rues de Grasse, vieille ville; *La figure dans l'herbe*, nous l'avons vu ne serait-ce qu'une fois remonter des fonds de la terre pour brûler les fétuques et se perdre dans les vibrations de l'air.

De quoi s'agit-il finalement dans ces proses de poète²? De cinq "coupes verticales dans l'horizontalité du temps" selon la très juste expression de Michel Branchu³. Et en effet ces cinq histoires sont comme autant de ponctions. Et moins des prises d'air que des prises de sang, tant la vie dans ce qu'elle a de moins recraché y vibrillonne. Tout est ici concentré. Resserré. Intense.

C'est toujours d'une effraction qu'il s'agit. Quelque chose survient qui tend plus qu'il ne rompt la corde des jours. Celle-ci alors se met à résonner étrangement. Quelque chose qu'on entend mieux qu'on voit sans savoir qu'on le voit comme de la nuit qui rôderait dans le jour: dans l'atelier d'un sculpteur comme dans les yeux d'une femme ou *dans les carnets d'un bien-portant*.

Jean-Marie Barnaud se tient, dans ces récits, du côté de l'événement, soit de cela qui ne se laisse pas dépasser, de cela qui est ouverture du possible. De ce qui passant à l'intérieur d'un individu, le fend en deux, libérant par là de la vie... non écrite, telle celle de Bruno Lippi, le sculpteur, qui disparaît jeté, hors récit, sur sa ligne de fuite ou celle d'Eustache que la beauté d'Irène, suivie *Rue piétonne*, "a rapatrié dans (son) corps" pour une autre vie. *Vie brève? voire!*

Alain Freixe

¹ Dans la même collection, a déjà publié "Aral" chez L'Amourier.

² Dernier ouvrage paru, Jean-Marie Barnaud, *Venant le jour*, chez Cheyne-éditeur;

³ Michel Branchu, Ici-Haut, *quelques regards sur des nouvelles de Jean-Marie Barnaud*, in Jean-Marie Barnaud, *pour saluer la bienvenue, une saison en poésie*, Bibliothèque Municipale de Charleville-Mézières, 2002.

Récits de la vie brève, éd. L'Amourier, 14,00 €

Daniel De Bruycker,
poète belge, né en 1953,
vit et travaille à Paris.
Il vient de publier aux éditions
l'Amourier *Ghazâl des Hu*,
occasion pour nous de représenter
son ouvrage précédent
Poèmes de Hou Dang Ye.



Récit Ghazâl des Hu

Daniel De Bruycker
collection *ex cætera*, éd. L'Amourier

C'est un grand poète belge contemporain qui écrit ici sous des masques orientaux. Daniel De Bruycker nous propose son dernier livre *Ghazâls des Hu*: une énigme. Du Maghreb à l'Inde du nord dans le monde musulman et que ce soit en arabe, en turc ou en persan, le ghazâl est un poème lyrique, un chant, parfois même une simple mélodie sans parole. Quant aux Hu ils formaient une tribu nomade de l'Hindukush aux confins du Pakistan et de l'Afghanistan.

Cette tribu a entièrement disparu ne laissant de trace que sur des kilims, des tapis découverts au tout début du xx^e siècle par un marchand érudit et lui-même poète à ses heures. Ces mystérieux tapis étaient tissés de signes occultes que le marchand va déchiffrer et qui vont le conduire à Distân, une ville en ruine qui servit jadis de base arrière à la tribu des Hu.

Je ne vous en dis pas davantage, le premier tiers du livre est une enquête palpitante menée par Daniel De Bruycker; c'est en érudit ludique plein d'une fantaisie pointilleuse qu'il nous raconte comment il est remonté à la source obscure de ces ghazâls, de ces poèmes que, vous l'avez déjà deviné peut-être, il a lui-même composé. Poèmes attribués à un sédentaire jaloux de la liberté des nomades. Un court extrait: *Rien ne les retient! / Enfermez-les, chargez-les de verrous et de chaînes, / inhumez-les: / leur esprit traverse et les murs et la tombe / chacun vous jurera les avoir vus, vivants, / rire et chanter toute la nuit, / criant: Mort aux tyrans!*

Daniel De Bruycker est un homme à fantômes comme d'autres sont des hommes à femmes; il y a quatre ans déjà, pour le premier volume de ce cycle "Destins nomades" chez le même éditeur, il s'était dédoublé en antique poète chinois écrivant les "Poèmes de Hou Dang Ye".

Jean-Marc Stricker, *Chronique France Inter*

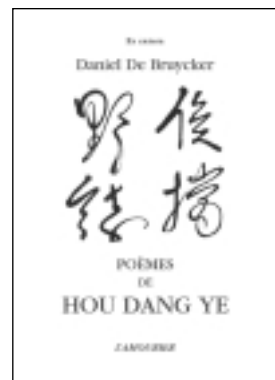
Ghazâl des Hu, collection *Ex cætera*, éd. L'Amourier, 14,50 €

Récit Poèmes de Hou Dang Ye

Daniel De Bruycker
collection *ex cætera*, éditions L'Amourier

Je ne suis pas sinologue. Je ne saurai donc juger de la qualité de la traduction que Daniel De Bruycker propose de ces poèmes retrouvés de ce lettré chinois Hou Dang Ye.

J'approuve toutefois qu'il n'ait pas cherché "une illusoire fidélité à la forme du texte chinois" comme il l'avoue dans sa préface. Qu'y aurions-nous gagné? Un exotisme de peu de prix. Perdu aux confins.



Il y a, au contraire, une frappe propre à Daniel De Bruycker. Et c'est le battement d'"un pied de part et d'autre de la frontière": derrière, c'est le connu qui nous retient, celui de l'érudition, les spécialistes le diront; devant, l'inconnu attire, celui d'une atmosphère, d'un don, les poètes s'y perdront. Quant à moi, j'ai senti ces terres de la "Frontière Occidentale", ce vent et ses tempêtes, ce pays barbare avec "ses monts lointains, ses froides nuits"; tout cet éloignement comme la matérialisation de ce qu'il y a d'impossible dans le joi troubadoursque quand l'amour y est amour de loin – je renvoie, à ce propos, le lecteur au livre du philosophe italien Agamben *Stanze* dans lequel il trouvera de belles analyses sur *Ieros mélancolique*. Ainsi dès qu'Hou Dang Ye ose avouer son amour pour celle dont le nom ouvre ces poèmes: Shan Tao – nom qui porte en lui de manière active ce principe d'éloignement qui ne fait qu'un avec l'amour puisqu'on nous invite à reconnaître dans les caractères *Shan*, la montagne, et *Tao*, la route – il est perdu, il est entré dans la perte.

C'est elle qui le pousse dans l'exil jusqu'aux portes du pays barbare, "terre des Sans-Terre", où se perdre et perdre jusqu'au nom de Shan Tao. Celle qu'aime Hou Dang Ye, l'objet de son désir, n'existe que dans les mots, dans ces poèmes d'amour qui sont aussi bien amour du poème. C'est ici la séparation qui fait lien. Aussi plus Hou Dang Ye s'enfoncé dans les terres vers la "Frontière Occidentale", plus il s'écarte manifestement de Shan-Tao, plus il est fidèle à ce principe d'esloignace, moteur même de son nom. Plus l'éloignement prend corps dans le poème, plus c'est l'amour, cet invisible, qui se lève et prend visage dans ces pages.

Aussi quand le poète Hou Dang Ye croit désaccorder son luth, tordre et fausser sa flûte, désapparier ses vers, c'est bien son cœur que l'on entend, l'impossible qui le vaille. Et Shan Tao, ce "poème déjà", règne par le seul pouvoir de l'absence. Cela que Victor Segalen disait dans la stèle *Éloge et pouvoir de l'absence*, nous pouvons le dire ici de la poésie, des poèmes de Hou Dang Ye tels que nous les propose Daniel De Bruycker.

Alain Freixe

Poèmes de Hou Dang Ye, collection *Ex cætera*, éd. L'Amourier, 13,00 €

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic N° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous proposons un détour par

www.inventaire/invention.com

La Revue: Parc de la Villette,
211 avenue Jean Jaurès. 75019 Paris

Inventaire/invention,
Un lieu de militants littéraires

On nous a tant et tant rebattu les oreilles avec la fin des idéologies, l'installation définitive et historiquement triomphante du réalisme borné, qu'il nous faudrait désormais tout accepter. Et le mot "militant" deviendrait dès lors ringard, poussif et dépassé. L'heure étant à la soumission et à l'abandon spleenétique, pourquoi donc vouloir encore changer quoi que ce soit? La logique de la rentabilité est aussi scientifiquement fondée que la loi de la chute des corps, on nous le dit avec insistance.

Précisément, il est des corps qui se dressent, se redressent ; et ils parlent, et ils disent. Ils vivent.

Le site **inventaire/invention** prend le relais de la revue créée par Patrick Cahuzac, désormais dirigée par lui-même et par Garance Jousset. Et la visite du lieu fait du bien, elle redonne du sens à des mots qui nous portent et que la

bonne pensée ambiante voudrait irréver- siblement ternir, **littérature, lectures, actions, amis, adhésions.**

L'entrée se fait par les deux paroles voisines qui s'appellent et se répondent. Paradoxalement, *Inventaire* semble relever du graffiti, alors qu'*Invention* s'inscrit en lettres rigides, bien formées. Paradoxe aussi dans la page d'accueil, l'intention littéraire s'y profile sur un lieu azurée et nettement typé industriel. Le ton est donné.

Les rubriques sont clairement établies, et si l'on part, au gré du hasard, sur le mot "Éditions", on tombe d'emblée sur de belles surprises. S'y trouvent en ligne des textes courts, de 25 pages environ. Tout à fait lisibles sur écran donc. Sans avoir l'air de faire une révolution, cette pratique n'en établit pas moins un contact novateur car on peut ainsi lire *des textes courts, non viables dans les réseaux de production et de distribution traditionnels de l'édition littéraire.* Et si l'on parcourt les premières lignes du texte de François Bon, *ce qu'on avale bouche ouverte. Ce qu'on avale traîné par le monde, pieds en l'air, raclé sur les fesses et les murs où se cogne*, ou les premières lignes de Laurent Mauvignier, *le lendemain, il faudra user de l'ombre et de la patience. Tendre la main, il sait faire*, on se rend compte qu'il s'agit de

lignes percutantes, dérangeantes. Si elles sont exclues de l'édition traditionnelle, la cause ne se situe pas uniquement dans le format. Raison de plus pour commander ces livres, édités au prix de 5 €. Citons au passage, pour le plaisir, deux lignes de Cahuzac, tirées de son recueil intitulé, -tiens donc!- *Résistance, L'éléphant s'est cassé une défense...* et, plus loin, *Le camembert coule sans être torpillé.* La santé passe par là aussi.

Comme elle chemine par la dénoncia- tion, car ce site est ouvert à des essais rapides et percutants, ils prennent en charge les données de notre monde, non pour s'en accommoder ni pour s'en repaître, mais pour nourrir une interrogation qui associe indignation et réflexion sur le sens des mots. On peut ainsi lire d'excellentes choses, notamment cette réflexion sur *les pays démocratiques.* Raoul Marc Jennar y livre une analyse qui nous amène au-delà des certitudes rassurantes entretenues par cette langue de bois que nous avons tendance à accepter parce qu'elle facilite l'articulation des mots. Le coup de hache fait ici travailler le sens, et l'on n'en sort pas facilement.

C'est tout l'intérêt de la démarche. Un vrai lieu de mots donc, de mots revivifiés pour une démarche qui redonne le sens et le goût de l'action.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les mai- sons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Éditions Paupières de terre

Paupières de terre comme les yeux du monde qui se mettraient à battre. Filtrant dans l'entredeux la lumière. Lumière aimée et tamisée de fraîcheur. S'agissant d'une maison d'édition, ce sera celle des auteurs et de leurs livres – une bonne trentaine! - qui trouvent ici de quoi prendre vue. Citons entre autres Mireille Fargier-Carusio et son *Silence à vif*, Evelyne Debeire, peintre, et son "faux" document ornithologi- que, François Perche, Claire Landais, Jean-Marie Le Bris, Bernard Noël... et

Jacques Roman dont je conseillerais cet *Etranger resté attardé sur la piste* ainsi que les deux courts textes qui le suivent... pour son sens de ce qui n'en finit pas. Et pour ce bal du bout du monde où la mort fait tapis- serie tandis que "quelqu'un rit aux larmes d'aimer dans ce brouillard, amour, ton ombre même."

Claire D'Aurélié – qui n'a pas eu entre les mains une de ses cartes postales? – fait battre ces *Paupières de terre* depuis environ quinze ans.

Ce qui frappe c'est son amour phy- sique des livres : livres différents à chaque fois (format, papier...) où le temps dépose ses alluvions (maquettes discutées avec Frédéric Sochard) ; son attachement à ses productions qui la

voit s'occuper de leur devenir en telle librairie ou tel festival du livre.

Petit éditeur? certes! Petit comme cela qui ne se voit pas, ce presque rien de l'espoir dont parlait Jankélévitch dans une citation que j'avais choisie pour exergue dans un *Basilic* antérieur. Petit comme un clin d'œil, un infime mouvement de paupière qui fait sens.

Il faudra un jour faire le portrait de Claire D'Aurélié en Célestine :

"marieuse, messagère, colporteuse... cela me va", me disait-elle. Et à nous, donc!

Paupières de Terre
21 rue Louis Rolland - B 59
92120 - Montrouge
Tél: 01 42 53 07 92

AGENDA DES AMIS

Présence des Éditions L'AMOURIER
au Salon du Livre de Mouans-Sartoux (06)
8, 9, 10 octobre 2004

Signature, rencontre avec Michel Séonnet
Librairie Masséna à Nice
samedi 2 octobre 2004 à partir de 17 h

Lectures: Jean-Marie Barnaud et René Pons
BMVR Louis Nucéra de Nice
vendredi 8 octobre 2004 à 17 h

Lectures: Yves Ughes, Michel Séonnet...
Fête du Livre de Vagnas en Ardèche
9 et 10 octobre 2004

Exposition: Gérald Thupinier
Galerie Sintitulo
10 rue du Commandeur - 06250 Mougins
18 septembre - 14 novembre 2004

Exposition: Photobiographies de Claire
Legendre et Jérôme Bonnetto
Théâtre de l'Alphabet
10, boulevard Carabacel - 06000 Nice
18 septembre - 30 novembre 2004

Exposition: Max Charvolen
Galerie Fernand Léger - 94200 Ivry-sur-Seine
25 septembre - 7 novembre 2004

Lectures: Jérôme Bonnetto, Alain Freixe,
Raphaël Monticelli, Yves Ughes
BMVR Louis Nucéra de Nice
Vendredi 3 décembre 2004 à 17 h

Présence des Éditions L'AMOURIER
Librairie Olympique, 23, rue Rode - 33000 Bordeaux
Lectures de Serge Bonnery, Jean-Luc Coudray
et René Pons
samedi 4 décembre 2004

Conférence: Raphaël Monticelli sur l'œuvre de
Bernard Pagès
Musée Denys Puech, Rodez
Mercredi 8 décembre 2004 à 18 h

L'Amourier éditions
223, route du Col Saint Roch
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85
Fax: 04 93 79 36 65

amourier@wanadoo.fr

Association des Amis de
l'Amourier
5, rue de Foresta
06300 - Nice

*Le Basilic est publié grâce au concours
du Conseil Général des Alpes maritimes
du Conseil Régional
et de la DRAC PACA*

■ ■ ■ “Arte Povera”, au Château de Villeneuve, à Vence...
Je suis partagé entre le plaisir de retrouver certaines de ces œuvres et la gêne que j'ai toujours ressentie devant ce clinquant étalage de la pauvreté que je vis définitivement comme une offense à la pauvreté.

■ ■ ■ “Arte Povera”, encore. L'œuvre qui me trouble le plus, est, peut être, la moins “Arte Povera” de toutes, c'est celle d'Alighiero e Boetti. Questionnement sur les moyens de l'art, sur les processus du travail, et jusqu'à ce dédoublement qui fait de Alighiero Boetti, l'artiste double Alighiero & Boetti. “L'art, c'est ce qui nous rappelle que nous étions proches des dieux” disait A&B. Tout son déchirement est là.

■ ■ ■ “Arte Povera”, toujours, Giuseppe Penone, le plus radicalement “pauvre”, dans ses moyens, dans ses matériaux, dans son attitude face à la “nature”, celui qui nous renvoie le plus à l'œuvre d'art comme objet né d'une absolue nécessité pour reprendre la définition de Rilke.

■ ■ ■ Le dernier Winckler: “les trois Médecins”. Ah ! la belle utopie de Sachs-d'Artagnan-Don Quichotte-Winckler Zaffran. Ah ! leurs colères, leurs coups de gueule, leurs tendresses et leur terrible intransigeance !
Volée à René Char pour le jeune Sachs et pour son auteur, cette phrase: “Quand un homme est broyé et qu'il se tait, c'est un individu normal. S'il proteste et réclame son droit, c'est un révolutionnaire !”

■ ■ ■ 60^{ème} anniversaire de la Libération. À Nice, il y a une fierté particulière à dire que la ville s'est libérée seule. On veut dire que les résistants niçois n'ont pas attendu les armées de libération... Repris à René Char, le résistant, pour eux aussi: “Quand un homme est broyé et qu'il se tait, c'est un individu normal. S'il proteste et réclame son droit, c'est un révolutionnaire !”

■ ■ ■ Livres de survie. C'est Marcel Alocco qui ne désarme pas. Marcel Alocco qui crée une maison d'édition “Gestes gratuits”. Il tire à 200 exemplaires, avec les pauvres moyens du bord, des ouvrages qu'il distribue gratuitement. Le premier: “Maternité(s)” de Régine Lauro. 3 poèmes. 12 pages. Et la tendresse de Régine Lauro: “J'aime que les tout petits m'envoient leur sourire premier comme pour me donner raison du rire qui m'habite parfois malgré les coupes folles du deuil”.

■ ■ ■ Livres de survie. C'est Yves Perrine et la revue “poésie en voyage” qui tire à 200 exemplaires et distribue je ne sais comment sa micro collection: “La porte”. Reçu ainsi le texte d'Alain Freixe à propos d'œuvres de Martin Miguel *Villes, passages sombres du temps*, 14 pages de texte – petites -. La voix familière et toujours inattendue d'AF, et ce “rythme d'une marche qui ne veut rien céder à un quelconque apaisement” dont parle Jean Marie Barnaud... “Le temps est à la pluie, la terre à la boue. Les rives n'étouffent plus les cris de l'eau que déchire la haine. Ce sont des murs qui volent dans le coffre du ciel bas. Il résiste. Encore.”

Raphaël Monticelli, septembre 2004